



## Philippe Geluck dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Philippe Geluck : En tout cas, ça reste magnifique hein, l'émission.

Jérôme Colin : Ah c'est gentil.

Philippe Geluck : Chaque fois... ah oui, oui... chaque fois que je vois... et celle-ci, et le matin. Je vous écoute chaque fois que je peux. Je ne peux pas assez parce qu'en travaillant, c'est compliqué pour moi de me concentrer sur des choses et de...

Jérôme Colin : Oui, même la musique, alors déjà, le talk bien sûr non...

Philippe Geluck : Non.

Jérôme Colin : Mais même la musique.

Philippe Geluck : La musique, ça devient un problème. En tout cas, la chanson française. Alors musique, jazz ou classique, ça peut... mais même.

Jérôme Colin : C'est bien de se vider l'esprit aussi.

### **Vous savez faire deux choses à la fois, vous ?**

Jérôme Colin : Rue Elise, très bien. Ixelles.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Vous faites quoi ?

Philippe Geluck : Ben ici, je voudrais tenter de faire une planche entière, une pleine page pendant que nous roulons et que nous parlons.

Jérôme Colin : D'accord. Vous savez faire deux choses à la fois, vous ?



Philippe Geluck : J'essaie. Je suis obligé. Parce que j'ai tellement de casseroles au feu que je suis obligé de faire cuire la sauce, les légumes, la viande, en même temps, en espérant ne rien faire brûler. Et en fait, le temps est en train de se rétrécir, pour moi. Alors je ne sais pas si c'est un phénomène cosmique qui fait que le temps s'accélère, et que la terre tourne de plus en plus vite autour du soleil, et autour d'elle-même, parce que les années me paraissent de plus en plus courtes. Ou bien c'est peut-être un phénomène de la vie. Simplement c'est qu'en avançant en âge, le temps semble passer plus vite. Mais je ne suis pas certain que ce ne soit pas la première solution invoquée qui ne soit pas la vraie. Il faudra vérifier.

Jérôme Colin : Il y a une autre option, hein. C'est de ne pas avoir plein de trucs sur le feu en même temps, pour ne pas avoir à faire deux choses en même temps.

Philippe Geluck : Ça ne serait pas mal et c'est vrai que pendant des périodes plus calmes, ou des périodes de vacances, le temps passe différemment, mais trop vite aussi. Moi, je crois que j'ai un vrai problème avec le temps. Donc, excusez-moi, je ne veux pas du tout... mais si parfois je quitte votre regard dans le rétroviseur, c'est juste pour... voilà, ici je profite qu'on soit arrêté à un feu rouge pour tracer mes cases. Parce que... voilà, c'est une chose que je n'ai jamais faite, de vraiment essayé. J'ai fait des expériences comme ça, de dessiner les yeux fermés, de dessiner dans un taxi, dans un autre, sur des pavés, en disant : Tiens, là je passe telle rue, donc forcément le trait est un petit peu secoué, mais de tenter comme ça... et c'est une chose que je ne fais jamais dans la vie privée non plus. C'est de dessiner pendant que je fais autre chose. Voilà. Je me consacre à la famille, aux enfants, aux petits-enfants, aux amis, totalement, et je ne fais pas partie de ces gens qui, comment dire, qui emporte leur besoin de créer ou leur folie narrative dans la vie. La vie c'est la vie ! La création et le travail, c'est autre chose.

Jérôme Colin : Et là, « Le chat fait des petits » ! La première planche, c'est dans un taxi. Qui n'est même pas la planche, qui est l'arrière de couverture.

Philippe Geluck : Oui, c'est les pages de garde. Voilà. Oui, je faisais référence à ces dessins. Effectivement, je les ai utilisés dans le premier volume de ces trois albums, parce que ce n'est pas vraiment du dessin, ce n'est pas... pour moi ce n'est pas un vrai dessin, parce que je ne l'ai pas fait à ma table à dessin. C'est juste un croquis. C'est une anecdote, mais en même temps, je trouvais que c'était amusant de le montrer aux lecteurs, parce que c'est de temps en temps, lever le voile sur l'intimité de l'artiste. Voilà.

Jérôme Colin : Tout à fait. Eh bien, nous verrons ça à l'arrivée.

Philippe Geluck : Voilà, oui. On va voir, alors soit je n'oserai pas... si tout à coup vous entendez un grand scrrrrtch, c'est que j'ai honte de ce que j'ai pondu, parce que je vous assure que je n'ai rien prévu. C'est juste en partant là que j'ai pris un bloc de dessin et je me suis dit, voilà, donc ce n'est pas du tout calculé, ce n'est pas préparé !

Jérôme Colin : Excellente idée.

Philippe Geluck : Et si jamais c'est réussi, ce qu'on pourrait faire c'est, je ne sais pas, vendre cette planche, doublement inédite, au profit d'une noble cause.

Jérôme Colin : Oh oui.

Philippe Geluck : D'une cause solidaire. Hein ?

Jérôme Colin : Excellente idée ! Soyez bon dans ce cas-là. Que les gens n'achètent pas une croute.

Philippe Geluck : Oh ben, c'est le geste qui compte. C'est comme quand on fait un cadeau, c'est l'intention qui compte.

### **On sait que les artistes ne vendent que le sommet de leur art**

Jérôme Colin : Il y a un truc assez fascinant avec ça, parce qu'on sait bien sûr que les artistes travaillent, effacent, gommant, etc...

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Et ne donnent au public, plutôt ne vendent au public, que le sommet de leur art. Ce qui est passé à travers différents filtres, différentes erreurs, créer devant les gens, c'est quand même quelque chose de terrible parce qu'on en revient à être quelqu'un de normal.

Philippe Geluck : Oui, c'est très troublant. J'ai vécu ça, de nombreuses fois, en séance de dédicace. Vous faites un dessin pour quelqu'un que vous ne connaissez pas, que vous ne reverrez peut-être plus jamais, et qui attend de vous un geste spontané, réussi, qui vous lit depuis des années et qui aime je ne sais pas, votre ton, vos idées, etc... et donc il



s'attend à ce que vous soyez brillant, comme ça en 1 minute ½ devant lui. Et pendant longtemps, je me suis prêté à ce jeu avec beaucoup de plaisir, en essayant d'inventer une idée originale pour chacun, une idée originale et différente. Et j'y arrivais. Et il y avait parfois 100, 150 personnes comme ça qui se succédaient, et je leur faisais un dessin à chacun. Jusqu'au jour où, un passionné s'était mis à côté de moi, et avait suivi tout ce que j'avais fait durant l'après-midi. Et forcément, à un certain moment où on faiblit un petit peu, on réutilise deux, trois cartouches qui sont passe-partout, et ce salaud, je fais un dessin passe-partout, j'écris la première bulle, et il lâche la deuxième bulle avant moi, au type qui était là. Donc, il a complètement cassé la magie. Il n'a pas respecté la règle, il n'a pas joué le jeu, et je ne pouvais pas le virer parce que c'était un fan absolu, donc je ne voulais pas être désagréable avec lui. On est parfois piégé.

Jérôme Colin : Mais après, c'est aussi montrer, qu'on est malgré tout un homme banal.

Philippe Geluck : Absolument.

Jérôme Colin : Pas toujours au top.

Philippe Geluck : Et on doit être grand dans la réussite, et essayer de ne pas être trop petit dans l'échec et l'erreur.

### **Ma femme dit des choses tellement agréables sur moi**

Jérôme Colin : Votre femme, elle s'est vite rendu compte que vous étiez, aussi, un homme banal ?

Philippe Geluck : Alors, il faudrait lui poser la question, à elle. Je ne peux pas répondre. Elle dit des choses tellement agréables sur moi, que je n'oserais pas les répéter, mais elle est plutôt fan de mon travail. Je crois qu'après 39 ans, elle reste séduite par l'homme. Non, mais voilà, on a une relation magnifique, complice, émerveillés l'un de l'autre depuis 1976, et c'est juste magique. Maintenant, ce n'est possible, cette durée n'est possible que par un émerveillement quotidien.

Jérôme Colin : Oui, mais il n'est pas facile, l'émerveillement quotidien.

Philippe Geluck : Ben, on a la chance de ne pas devoir se forcer. Moi, je sais que si je suis séparé d'elle pendant quelques heures, mon cœur bat plus fort à l'idée de la retrouver. Lorsque chaque matin, je la vois s'éveiller, je me dis qu'elle est belle et que je l'aime. Je ne me force pas.

Jérôme Colin : Constant.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Amour constant ?

Philippe Geluck : Amour constant, et je pense grandissant. Parce que plus je la connais, et plus je me dis que c'était elle, et personne d'autre.

Jérôme Colin : C'est marrant, je vous avais vu déclarer : « Je l'aime de plus en plus ». Je me dis, c'est sympa pour les débuts...

Philippe Geluck : Oui...c'est ça. C'est comme on dit, tu es de plus en plus drôle, de plus en plus... ou quand on me dit aussi : tes livres sont de mieux en mieux. Je me dis, donc les premiers devaient être merdiques. Evidemment. Mais ça, c'est très belge comme réaction. On veut toujours voir le côté un petit peu crispant, ou un petit peu... on aime bien mettre le doigt où ça fait mal. Et on en éprouve du plaisir évidemment. Celui qui met le doigt, celui qui a mal, enfin tout le monde est content. On est un pays dans lequel, on est toujours content. Ça, c'est une chose. Mais on aime bien aussi chercher la petite bête, ce que vous venez de faire, avec beaucoup d'esprit d'ailleurs. Félicitation.

### **40 ans de carrière**

Jérôme Colin : Là, ça vous fait 40 ans de carrière en ce moment. Les premières pièces de théâtre, c'était 1975.

Philippe Geluck : Je suis monté sur scène en septembre-octobre 75, au Théâtre National, oui. C'est facile pour moi de dater l'histoire, parce que la pièce s'appelait « Werchter 75 », donc...

Jérôme Colin : Du coup...

Philippe Geluck : Du coup hein... et ça fait 40 ans. Alors, j'avais déjà commencé à publier des dessins plus tôt, mais c'était comme un job d'étudiant. Un type, qui lorsqu'il a 16 ans, lave des voitures pour gagner 3 francs 6 sous, ne considère pas forcément que c'est un début de carrière.

Jérôme Colin : Non.



Philippe Geluck : Sauf s'il ouvre un car wash ensuite.

Jérôme Colin : Ça, c'est ce que vous avez fait. Les premiers dessins, c'était quoi ? C'était dans quoi, qu'ils étaient publiés ?

Philippe Geluck : Je ne sais plus comment c'est arrivé. Mon tout premier dessin rétribué, je l'ai publié dans une revue des automobiles Renault, qui s'appelait Azimut. Voilà, la section belge de Renault, je ne sais pas ce que c'est devenu. Si ça existe encore ! Et je ne sais plus qui m'avait demandé fort gentiment de créer 5 dessins pour illustrer un article sur l'ordinateur.

Jérôme Colin : Mais vous étiez gamin.

Philippe Geluck : J'avais 16 ans.

Jérôme Colin : C'est ça oui.

Philippe Geluck : Et donc, il avait dû voir des dessins. Alors, ce n'était pas un ami de la famille. C'était peut-être l'ami d'un ami, ou le père d'un copain de l'école. Je ne sais plus. Honnêtement, je ne sais plus. Et c'est impressionnant de tout à coup faire le truc qui vous passionne, que vous faites dans les marges de vos cahiers, que vous faites au lieu d'étudier les cours pour les examens. Vous gribouillez des trucs, et un jour on vous dit : gribouille nous deux, trois choses, et on va te payer pour ça. Là, vous vous rendez compte qu'il y a une fée qui s'est penchée sur votre berceau et vous vous dites, que peut-être vous pouvez faire de votre vie, votre terrain de jeu.

Jérôme Colin : Eh oui.



Jérôme Colin : Vous avez eu conscience de ça tôt, vous, le fait que la vie, si on ne trouvait pas exactement ce qu'on voulait y faire, ça pouvait être quand même terriblement long ? Et terriblement chiant ?

Philippe Geluck : Oui, je m'en suis rendu compte à l'adolescence. Parce que l'adolescence a été longue et pénible. C'est un moment un peu calamiteux de la vie. En tout cas pour moi. Un petit peu comme dans Kafka, on se transforme. On est une sorte de truc qui se transforme en autre chose, et on n'aime pas l'état. On ne sait pas encore qu'on va devenir un beau papillon. On est une larve qui se tortille, et on en n'est pas heureux. Je ne m'aimais pas à cette époque. Je parle de entre 13 et 16. 13, 16, 17, voilà. Alors on a des boutons, on est parfois celui dans la Bamba, aux périodes les plus tristes de ces années-là. On est dans la Bamba et personne ne vient vous chercher, vous restez dans le cercle, pfff, et vous dites à quoi bon. Et donc, cette période m'a paru très longue, trop longue. Or, elle a été très courte. Parce que je suis devenu ce beau papillon ensuite. Voilà, à un moment la gangue a explosé, j'ai pris



mon... je me suis dit, voilà je peux décider de mon destin, je sais... je veux en faire quelque chose, et plus rien ne m'arrêtera. Et à partir de ce moment-là on a l'impression de devenir soi-même et d'un petit peu maîtriser les choses.

## **A l'adolescence, je ne m'aimais pas**

Jérôme Colin : C'est marrant, on rigolait un petit peu sur la banalité, l'adolescence c'est l'âge où on ne veut absolument pas être banal. Il faut qu'on soit remarqué, mais c'est un peu plus fort que nous, souvent, on reste totalement banal. C'est ça que vous n'avez pas aimé ? Etre banal parmi les autres, ce n'était pas supportable pour vous ?

Philippe Geluck : Ce n'est pas la banalité. Non, parce que j'avais déjà en moi et la révolte, et les envies, et les admirations, qui sont restées les miennes. Ce n'est pas la banalité. Je savais que j'y échapperais. J'en avais l'intuition. Ou alors est-ce que c'est plus tard que je l'ai eue ? Je ne sais plus. Mais non, c'est de se dire que l'instrument n'est pas encore au point. C'est que physiquement, je ne m'aimais pas. Je n'aimais pas forcément ce que j'exprimais dans ma tête, dans mes paroles, dans mes relations aux autres. Plus tard, j'ai eu ça quand je suis devenu comédien, et que je ne m'aimais pas comme comédien. J'étais sur scène, je disais un texte, et si on me filmait ou qu'on m'enregistrait, je voyais le truc et je dis : mais c'est pas comme ça que j'ai pensé le texte, mais il sortait comme ça. Il ne sortait pas comme je voulais. Et le comédien remarquable, c'est évidemment celui qui maîtrise l'instrument, et qui dit la chose comme il l'a pensé, comme il le faut etc... Et moi, voilà, ce n'était pas ça. Et adolescent, je ne donnais pas... à autrui, à moi-même, ce que j'aurais voulu exprimer. Donc, il y avait un truc... Et ensuite, j'ai réussi à régler l'instrument. Pour moi, c'est quelque chose de très... ça pourrait être rapproché de l'instrument de musique qui n'est pas au point, du moteur de voiture qui ne fonctionne pas. Il y a tout qui est là, presque en place, mais ça ne marche pas, ça ne fonctionne pas.

Jérôme Colin : Et votre entrée dans la vie, c'est quand alors ? Dans la vraie, celle qui potentiellement va devenir agréable ?

Philippe Geluck : Moi, je dirais que c'est à la fin. C'est un petit peu avant ça, de façon personnelle, mais disons que schématiquement, c'est plutôt la fin des études secondaires. Je ne me sentais pas en phase avec l'enseignement tel qu'il m'était proposé, même si j'en ai retiré des choses fabuleuses. Des curiosités, une culture générale qui voilà, qui me sert beaucoup, donc ce n'était pas si mal que ça. Mais la façon dont c'était donné, n'oublions pas que j'avais 14 ans en 1968, donc conscience que les choses allaient basculer, mais que moi, j'étais prisonnier, notamment d'une école dans laquelle je ne me sentais pas bien, qui s'appelait l'Athénée Adolph Max à Bruxelles, où beaucoup de gens, de journalistes, artistes sont passés, et m'ont raconté leur mal-être. Il y avait un bonhomme qui dirigeait ça, qui s'appelait Georges Van Hout, qui était plutôt détestable, voilà, et j'étais profondément malheureux. Je savais que je voudrais faire de la peinture, du dessin, du théâtre, et cet enseignement-là, ne m'ouvrait rien vers ce monde enchanté qui serait le mien plus tard.

## **Comment avez-vous vécu la scolarité de vos enfants ?**

Jérôme Colin : Ça, c'est dingue parce que vous êtes devenu père, vous avez un fils et une fille...

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Et ils sont allés à l'école.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Est-ce que vous, sachant qu'il y a des choses essentielles à apprendre dans la vie, malheureusement à côté desquelles l'école passe de temps en temps, est-ce que vous avez bien vécu la scolarité de vos enfants ? Ou, vous l'avez passée à taper le poing sur la table en disant, mais enfin ?

Philippe Geluck : Alors, j'ai essayé évidemment... Non, non bien sûr, de les soutenir, de les encourager dans cette obligation d'être bons dans tous les domaines, même ceux qu'on ne ressent pas. Mais j'ai surtout re-souffert une deuxième fois à travers eux. En me disant : oh c'est pas vrai ! Ça n'a pas changé. On leur demande toujours de résoudre une équation de physique ou de chimie alors qu'ils sont à 10.000 lieues de ça, et que voilà. Et je me disais, mais quand est-ce qu'on va dans l'enseignement leur proposer d'aller... enfin, il y a des formes d'enseignement qui ont été vers là hein, Freinet et cie...



Jérôme Colin : Bien sûr. Résultat, Philippe, ça fait des gens qui font la manche.

Philippe Geluck : Vous croyez ? Il n'a pas fait cette école là... vous m'avez... je sors de...

Jérôme Colin : Vous faites ce que vous voulez. Non, ouvrez la fenêtre.

Philippe Geluck : Mais si.

Antoine Chance : Bonjour.

Philippe Geluck : Bonjour. Je vais aller lui donner une pièce tout de même. (*il sort du taxi – séquence avec son fils*)

## RETOUR TAXI

### Les petits enfants, c'est quelque chose d'énorme

Philippe Geluck : Merci.

Jérôme Colin : Ah ben écoutez ! L'amour filial.

Philippe Geluck : Oh la la, qu'est-ce que... c'est... on n'a jamais vraiment mêlé le travail et la famille, et il m'a déjà cueilli deux, trois fois... une production lui demandait d'être là, à un moment, et ça me bouleverse à chaque fois parce que... mais je n'aime pas larmoyer devant les caméras...

Jérôme Colin : C'est pas l'idée.

Philippe Geluck : Mais non, je sais. Mais voilà, je veux dire, je peux le voir, je ne fonds pas en larmes chaque fois qu'on se voit mais comme ça, quand c'est dans un cadre professionnel, quand, je veux dire, quand il a fait le début de sa tournée au Botanique, l'année dernière, c'était magnifique. Magnifique. Il pétochait parce que voilà, un artiste qui démarre un truc, pétoche, et la salle était bondée. Il commence à chanter, c'est magnifique, et puis il chante « Cœur... », j'allais dire « Cœur de loup ». Il chante « Fou », il se met à chanter « Fou », et le public chante toute la chanson avec lui. Et là, moi la fontaine, parce que c'est encore plus fort quand c'est vos enfants qui font des choses comme ça, que si c'est vous-même. Moi, je ne suis pas ému par mon parcours.

Jérôme Colin : J'espère, sinon on va à l'asile.

Philippe Geluck : Non, mais il y en a. Il y a des gens, Francis Lalanne par exemple, un jour, il a débarqué chez moi à la campagne. Il faudrait un autre voyage en taxi pour que je vous le raconte, mais il s'est assis dans le salon, je ne le connaissais pas, il était chez ma voisine, et puis il est venu chez nous, et il a commencé à réciter des poèmes d'adolescence et il s'est mis à pleurer sur ses propres écrits. Donc, ça existe.

Jérôme Colin : Après ce qu'il y a de fascinant dans votre fils Antoine, et j'espère tous nos fils et toutes nos filles, c'est ce moment, où on sent qu'ils ont trouvé leur voie, qu'ils ont une passion. On se dit : j'ai fait mon job.

Philippe Geluck : Exactement. Je les ai amenés, moi, j'avais déjà envie de les amener à l'âge adulte entiers. C'est déjà un boulot. Ensuite, qu'ils trouvent leur voie et qu'ils s'y réalisent, sans contrainte de notre part, et c'est le cas avec mes deux enfants. Et ensuite, le cadeau, la cerise sur le gâteau, les petits-enfants. Je ne m'attendais pas à la force de cet amour qui allait naître, et c'est...

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Philippe Geluck : C'est juste stupéfiant. Ah oui, moi je suis... j'en ai trois, il y a le fils...

Jérôme Colin : Vous ne vous attendiez pas à la force de cet amour-là ?

Philippe Geluck : Non. Je pensais que ce serait quelque chose... une relation qui s'établirait un petit peu par procuration. Que ce serait les enfants de mes enfants, très bien, et je les aimerais évidemment, mais ça a été un coup de foudre avec... le premier, ça a été un coup de foudre. Je l'ai vu le jour de la naissance, je l'ai eu dans mes bras, on s'est regardé et on s'est aimé passionnément, et c'est le cas. C'est une relation qui est absolument... qui m'envahit complètement, qui m'enchant, enfin voilà. Mon petit-fils, c'est quelque chose d'énorme. Et puis, il y a une petite-fille qui a suivi et qui commence à marcher ces jours-ci, et c'est la nouvelle passion de ma vie. Et puis, il y en a un troisième qui est arrivé, qui est tout petit, qui est déjà une personnalité fascinante, qui est un sage, enfin voilà donc je suis... je peux en parler pendant des heures, mais ça n'intéresse personne, sauf d'autres grands-parents qui ont vécu ça et qui me disent bienvenu au club, nous on savait... Et avant de le devenir, je l'ignorais totalement.

Jérôme Colin : Magnifique.





Jérôme Colin : Ceci dit, à parler autant, notre œuvre caritative, ils ne vont pas nous remercier.

Philippe Geluck : Ben, c'est comme les stars qui participent à « Voulez-vous gagner des millions » et qui reviennent...

Jérôme Colin : Et qui repartent avec 50 balles.

Philippe Geluck : Avec 300 euros...

Jérôme Colin : Ah, mais l'association va être contente.

Philippe Geluck : Bon, en fait, l'acte que nous posons là, va dépendre davantage de la générosité de l'acheteur que de mon investissement à moi. Alors et merci aussi, de m'avoir emmené devant le Musée du Train...

Jérôme Colin : Ah oui. Qui vient d'ouvrir et qui cartonne. C'est magnifique.

Philippe Geluck : Je ne l'ai pas encore vu, parce que François Schuiten n'a rien voulu me montrer avant l'ouverture, et que depuis l'ouverture, je n'ai pas encore pu y aller. J'attends d'y aller tranquillement, évidemment. Je crois que ça va être, enfin, il m'a raconté évidemment tout au long de ces 10 années. Il m'a raconté ses enthousiasmes, ses interrogations. Il m'a montré ses croquis préparatoires, et puis il m'a raconté le mépris dont il a été victime sur la fin du chantier, mais ça, on en parlera une autre fois. Mais c'est détestable.

Jérôme Colin : Vous aimez bien les petites piques, comme ça. Parce que là, vous parliez de votre pion à l'école, tac le nom, paf, injustice, c'est pas bien chez vous, intolérable.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Et je n'oublie pas.

Philippe Geluck : Non, je suis le type le plus... je peux pardonner des erreurs, même des méchancetés, mais l'injustice avérée, obstinée, je ne le pardonne... je ne le pardonne pas. Et donc là, ça va... j'en dis un mot maintenant, mais je dirai un jour ce que je pense sur l'attitude de la direction de la SNCB envers ce génial créateur qui leur a fait cette ode aux chemins de fer. Un musée absolument fabuleux, c'est détestable.

## **Se trouver une passion dans la vie jusqu'à la découverte du Chat**

Jérôme Colin : On parlait des 40 ans de carrière tout à l'heure...

Philippe Geluck : Oui.



Jérôme Colin : Et le fait aussi, de se dire de trouver une passion dans la vie, qui est quelque chose qui nous débloque hein, qui fait de nous des gens potentiellement heureux. Vous, vous dites que ça a été à la fin des humanités, puis il y a eu le dessin. Vous avez voulu devenir acteur, l'Insas... c'est quand que vous vous êtes dit, maintenant, Philippe tu as trouvé ta voie, là tu bosses, tu fonces, mais t'y vas ? Si ça tombe, jamais d'ailleurs.

Philippe Geluck : Si, si, je pense que... alors de façon parcellaire, tout au long du cheminement parce que j'y ai eu des bonheurs énormes, aussi bien comme acteur et comme co-créateur du Théâtre Hypocrite, parce qu'on a fait... parce que voilà, la dérision, le délire, on était un petit peu les cousins belges du Café de la Gare ou du Splendid. On a fait des choses magnifiques, puis on s'est disputé comme des jeunes cons, et voilà on ne s'est plus parlé pendant très longtemps. Et puis, il y a eu Lollipop à la RTBF, avec une aventure artistique et humaine magnifiques. Patrick Chaboud reste un de mes plus grands amis. On passe des vacances ensemble, on continue à... voilà, il suffit qu'on soit assis à la même table pour que 3'12 après qu'on se soit retrouvé, on se roule par terre de rire.

Voilà, puis il y a eu toute l'aventure du Jeu des Dictionnaires et de la Semaine Infernale. Et puis, avec mon cher Marc Moulin, qui me manque de plus en plus, et puis avec Jacques, avec Jean-Pierre Hautier qui lui aussi nous a... enfin voilà, c'est une hécatombe, une catastrophe, mais c'est la vie aussi, hélas !

Et puis, ça, c'est une aventure, sans doute la plus belle aventure artistique en équipe de ma vie, 12 ou 13 ans de radio et de télé avec des moments historiques, enfin des moments cultes, avec un enthousiasme, des fous-rires, une dérision constante, et, évidemment dans tout ça, Le Chat. Vous me demandez quand j'ai pris conscience que « tatata ça y était », tout était en place, je crois que c'est avec Le Chat. Quand j'ai inventé ce personnage, je me suis dit, il y a quelque chose à creuser. Et au bout de X années, ou même quelques mois seulement, je me suis dit voilà, je sais que ça va être important pour moi. Et ça l'est. C'est tellement important que je le dessine même dans des taxis, dans les rues... vous m'emmenez dans les rues des vitrines à Bruxelles ?

## **Le Bruxelles nyctalope**

Philippe Geluck : Le Bruxelles ?

Jérôme Colin : Le Bruxelles nyctalope.

Philippe Geluck : Nyctalope, oui. Nique tout ce qu'on veut d'ailleurs parce que... on est rue de Brabant là ou ?...

Jérôme Colin : Presque.

Philippe Geluck : Presque.

Jérôme Colin : Presque.

Philippe Geluck : Alors c'est un quartier...

Jérôme Colin : Etonnant.

Philippe Geluck : Etonnant.

Jérôme Colin : Dépaysant.

Philippe Geluck : Et c'est le quartier de mes... je parlais de Patrick Chaboud, c'est ici qu'il a son théâtre, son Magic Land Théâtre.

Jérôme Colin : Tout à fait, le Magic Land.

Philippe Geluck : Voilà.

Jérôme Colin : Exact.

Philippe Geluck : C'est peut-être là que vous m'emmenez d'ailleurs.

J Jérôme Colin : Non.

Philippe Geluck : Vous allez me faire...

Jérôme Colin : C'est pas prévu je crois.

Philippe Geluck : Ah, vous ne m'emmenez pas chez Tamara ?

Jérôme Colin : On va aller chez les voisines.

Philippe Geluck : Oui, voilà.

Jérôme Colin : Voilà ce qu'on va faire.

Philippe Geluck : Alors, c'est mignon comme tout, parce que, vous savez, il y a quelques années, je suis monté sur scène au Théâtre du Magic Land...

Jérôme Colin : Je vous ai vu moi là.



Philippe Geluck : Avec ma fille. Qui était magnifique mais qui ne veut pas devenir comédienne. Et chaque soir, je me garais dans ces rues aux vitrines mauves et roses dans lesquelles des jeunes femmes essaient d'attirer le client. Et donc je leur demandais d'avoir un œil sur ma voiture, parce qu'elles me faisaient bonjour non pas comme à un vieux client fidèle, mais parce qu'elles me reconnaissaient sans doute de la télé. Et donc, comme elles étaient là souvent une bonne partie de la soirée, je leur demandais d'avoir un œil sur la voiture.

Jérôme Colin : C'est pas idiot. C'est absolument pas idiot.

### **Pause au Magic Land Théâtre**

Jérôme Colin : C'est bien ce moment, où on dit j'ai trouvé mon truc, il va falloir l'aiguiser, mais ça va être bien. En plus, Le Chat la naissance, c'était quand même étonnant. Je me rappelle moi, c'était sur votre carnet, sur votre carton de mariage, c'est ça hein ?

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Le premier Chat. Vous étiez un peu coquin, sur un carton de mariage où il y a quand même une espèce de petite copulation dessus, entre deux...

Philippe Geluck : Entre deux jeunes époux.

Jérôme Colin : Oui.

Philippe Geluck : Absolument.

Jérôme Colin : Vous l'avez fait avant le mariage, Philippe ?

Philippe Geluck : Oui. Nous avons... je peux le dire maintenant, même si les enfants regardent, oui, nous avons vécu ensemble avant de régulariser la situation. Bon, là, on est devant le Magic Land Théâtre.

Jérôme Colin : Ici ? C'est ici ?

Philippe Geluck : C'est ici. Oui.

Jérôme Colin : Oh c'est Malvira !

Philippe Geluck : Mais alors !...

Jérôme Colin : Regardez c'est elle ! Elle est marrante, hein. Vous la connaissez ?

Philippe Geluck : Oui c'est une vieille amie.

Jérôme Colin : C'est une vieille amie Malvira ? Mais est-ce qu'elle vous reconnaît encore ?

Philippe Geluck : Mais... Malvira !

*(retour taxi)*

Philippe Geluck : Au revoir, mon amour ! Ah c'est bien. Oh, c'est génial ce que vous m'avez fait.

Jérôme Colin : Malvira ! c'est dingue, moi j'étais enfant. Début des années 80, Lollipop ?

Philippe Geluck : 79 à 85.

Jérôme Colin : Toute mon enfance, c'est Malvira, vous et tout ça.

Philippe Geluck : Ça a marqué hein. Ça a marqué beaucoup de monde.

Jérôme Colin : Je suis presque ému de la voir en vrai, c'est très inquiétant.

Philippe Geluck : Magnifique, merci, oh, comment vous remercier ?

Jérôme Colin : Il n'y a pas besoin.

Philippe Geluck : Si.

Jérôme Colin : Votre présence Philippe, votre présence.

Philippe Geluck : Non c'est trop... je suis très touché parce que... En fait, je vois défiler... j'ai vraiment l'impression que je vais mourir là parce que je vois défiler toute ma vie, depuis un taxi. Mais en fait le... on dit toujours que quand on se noie, on voit défiler toute sa vie et ça se passe en très peu de temps.

Jérôme Colin : Ça va vite. Comme quoi il ne doit pas y avoir tant de souvenirs que ça.

Philippe Geluck : Non. Ou oui, je ne sais pas.

### **C'est quoi les plus beaux moments de votre vie ?**

Jérôme Colin : C'est quoi les plus beaux moments de votre vie ? Tant que vous y êtes.

Philippe Geluck : Alors... j'essaie de tout de même honorer... je n'aurais peut-être pas dû me lancer dans cette...



Jérôme Colin : Si, c'est bien.

Philippe Geluck : Dans cette histoire parce que chaque fois que... en fait, c'est très compliqué de faire deux choses à la fois. Mais vous le faites aussi, vous devez conduire et être prudent, et puis m'interroger, et moi je dois...

Jérôme Colin : C'est moins exigeant que de devoir faire un gag en 6 planches, en 6 cases.

Philippe Geluck : En 6 cases. Oui, mais moi qui ne dois pas être prudent ici, enfin si parfois dans ce que je dis, mais je dois faire deux choses à la fois et donc, on fait quatre trucs à deux.

Jérôme Colin : C'est vrai. Ce qui pour deux hommes est assez exceptionnel.

Philippe Geluck : Oui. On dit que c'est les femmes qui ont la faculté de faire plusieurs choses à la fois.

Jérôme Colin : Si jamais à un moment on s'arrêtera 5 minutes.

Philippe Geluck : Oui, bien sûr. Alors...

Jérôme Colin : Si vous deviez les lister du coup ?

Philippe Geluck : Les moments les plus heureux de ma vie ?

Jérôme Colin : Oui.

Philippe Geluck : Il y en a tellement.

Jérôme Colin : Ça, c'est déjà une réussite.

Philippe Geluck : Oui. Il y en a tellement. Je crois qu'on a véritablement le pouvoir d'embellir les choses. De rendre les choses belles encore plus belles et de rendre les choses moyennes...

Jérôme Colin : Acceptables.

Philippe Geluck : De les élever, au moins acceptables. Si pas savoureuses même. Il y a moyen de transformer des moments calamiteux en véritables réjouissances. Si on prend du recul.

Jérôme Colin : Donc, vous ne me répondrez pas.

Philippe Geluck : Si. Les moments forts, c'est toujours dans... enfin non ce n'est pas que privé. Alors c'est la rencontre de ma femme, le coup de foudre, c'est la naissance de mes enfants, et ensuite, parce que l'émotion est à son comble, parce que les larmes sortent comme ça, parce que voilà on est le jouet d'un maelstrom émotionnel, ensuite j'ai quand même... c'est des soirées, des soirées avec mes amis, c'est les soirées avec Marc, avec Jacques, avec Kempfen, avec Chaboud, etc... c'est ces moments de rigolades, ces moments de vacances, sur la terrasse en vacances où on refait le monde et où on rit, et où on s'autorise à rire de choses qu'on ne se permettrait pas dans des médias publics, où tout est permis, voilà c'est ces moments de grande complicité, de grande fraternité. Et professionnellement, j'avoue que le vernissage de l'exposition des 20 ans du Chat à l'École des Beaux-Arts à Paris, ça a été un grand moment pour moi, parce que c'était l'aboutissement de 2 ans de travail, c'était un bilan un petit peu à mi-parcours d'une vie de création, et je sais aussi... alors, comme quoi, on peut élargir cette réflexion dans des tas de domaines, il y a un moment qui a été très fort pour moi, c'est à la création de « Plume » de Michaux, que j'ai joué au Théâtre de Poche en 82 ou 83, et la direction, Domani, le directeur du théâtre n'y croyait pas trop, il ne le sentait plus, il nous a un peu abandonné pendant les répétitions, et la première en public est un triomphe, les gens étaient debout, hurlaient. Et je me souviens après avoir subi un peu cette humiliation de réussir comme ça, j'ai salué pour la première fois, je suis sorti en coulisses et j'ai trépillé de joie, tout seul, dans mon costume comme ça... ouais... je l'ai fait. Voilà c'était... et puis la pièce a été un immense succès. Voilà mais ce moment précis, je le garde en moi. Des choses comme ça. Mais je vous dis, il y en a beaucoup.

Jérôme Colin : C'est pas mal dans la vie d'un homme déjà, pouvoir se dire des bons souvenirs il y en a tellement !

Philippe Geluck : Oui. Il y en a trop.

Jérôme Colin : Non, ne dites pas ça.

Philippe Geluck : Non, il n'y en a jamais trop. Mais il y a aussi que j'arrive à un moment, ou peut-être que c'était en moi depuis longtemps, mais c'est en tout cas un souci c'est d'essayer de rendre, peut-être que ce qui me rend plus heureux maintenant ce n'est pas mon propre bonheur mais c'est de pouvoir en donner aux autres, c'est de partager, ça c'est sûr, et d'en donner aux autres.

Jérôme Colin : Le privilège de l'âge.

Philippe Geluck : Peut-être. De l'âge ou de la maturité... Je ne sais pas si c'est l'âge, je crois qu'il y a des gens qui sont capables de ça très jeunes, c'est une question de caractère, de conscience des choses, en tout cas moi ça grandit avec l'âge.





### **On dit : je vais faire un livre parce que je veux faire un beau livre**

Jérôme Colin : Vous disiez : j'ai trouvé, c'était Le Chat, le moment où je me suis dit : là, j'ai trouvé.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Finalement, le chemin... C'était en quelle année ?

Philippe Geluck : 83.

Jérôme Colin : 83, donc ça fait maintenant...

Philippe Geluck : Ça fait 32 ans... c'était en 83, oui ça fait 32 ans.

Jérôme Colin : Il y a peu de gens qui gardent un personnage comme ça, il y a Zep peut-être avec Titeuf, qui n'est pas encore à 32 ans d'ailleurs, mais il y arrivera peut-être un jour, c'est extrêmement rare la fidélité d'un personnage à son auteur et de son auteur à son personnage, et on savait que Le Chat et vous avez une relation, vous vous mettez en scène très souvent, d'ailleurs il critique l'homme qui l'écrit...

Philippe Geluck : Absolument.

Jérôme Colin : Vous pouvez vous en prendre à lui aussi, etc... mais on ne se lasse jamais de le redessiner encore une fois parce qu'effectivement à un moment on se dit qu'un auteur peut être prisonnier finalement de son personnage parce que c'est déjà la porte d'entrée vers le succès, aujourd'hui un album du Chat, c'est un succès pratiquement assuré parce que la marque est prestigieuse, donc j'imagine que c'est difficile de se dire : je vais en sortir pour faire autre chose, qui intéressera moins même si c'est cruel c'est comme ça.

Philippe Geluck : Bien sûr. Je sais, mais je l'ai vécu déjà souvent, quand je publie je me suis non pas obligé mais je me suis habitué depuis longtemps à publier un autre livre qu'un Chat stricto sensu, un Docteur G, une encyclopédie, un Geluck se lâche ou enfonce le clou... Evidemment si le Chat fait 300.000 l'autre fait 100.000 ou 120.000.

Jérôme Colin : Ce qui est déjà pas mal dans le monde de l'édition.

Philippe Geluck : Oui voilà. Et puis ce n'est pas ça, je veux dire le but n'est pas de... quand on fait une émission de télé ou de radio, bien sûr on aime bien être vu par beaucoup de monde, on aime bien faire des beaux taux d'audience, mais ce n'est pas de ça qu'on est le plus fier. Quand je fais un bouquin, je veux que le bouquin soit bon, qu'il soit



dense, qu'il se renouvelle, qu'il fasse rire les gens, qu'il emporte l'adhésion. Ce n'est pas le tirage... bien sûr, en plus de se dire qu'on fait un succès, c'est flatteur, ça fait du bien à l'ego, ça fait du bien à l'éditeur, ça fait du bien à tout le monde, mais on ne se dit jamais : je vais faire un truc pour faire... Non, on ne dit jamais : je vais faire un livre pour le vendre à des millions d'exemplaires, on dit : je vais faire un livre parce que je veux faire un beau livre.

Jérôme Colin : Mais la réussite est-ce que c'était quelque chose d'important ?

Philippe Geluck : Honnêtement, je ne me suis jamais posé cette question. Et jeune, plus jeune, je n'ai jamais envisagé d'avoir le succès que j'ai. Quand on en parle ma femme et moi, je voulais faire du théâtre et peut-être un peu de cinéma, j'en ai moins rêvé mais du théâtre ce n'était pour être applaudi ou pour être reconnu ou pour être félicité, non c'est parce que ça me titillait et parce que ça m'enchantait et parce que ça me passionnait, ça m'attirait. Même chose avec le dessin. On le fait d'abord pour soi-même, parce qu'il y a des choses qu'on doit sortir, qu'on ne peut pas garder dans soi sinon ça déborde, c'est comme une casserole à pression, c'est le truc de sécurité. C'est parce qu'on a ses contradictions, ses angoisses, ses démons et qu'on arrive à les canaliser dans une création. Maintenant, Le Chat est-ce que je ne m'en lasse pas ? Miraculeusement non. Finalement, je dois être un homme de fidélité parce que j'ai une histoire d'amour qui dure, une histoire d'amitié avec ce personnage qui dure aussi, mais il continue de m'inspirer. Donc, il m'apporte, j'arrive à rester bon et créatif, du moins je l'espère, parce que le jour où, c'est ma hantise d'un jour ne plus être bon, j'espère que je le pressentirai et que je m'arrêterai avant, sinon c'est un véritable, c'est une chance, c'est un miracle, de continuer à trouver. Et pourquoi je ne m'ennuie pas du Chat, c'est parce que j'ai continuellement fait des choses à côté. La radio, la télé évidemment, mais aussi d'autres dessins, des collages, des gravures détournées, maintenant les dessins sur le scrabble avec ma femme, voilà je me suis permis des excursions continues.

## **Le Chat post Charlie**

Jérôme Colin : Je me suis posé une question par rapport à ce nouvel album qui sort, c'est le 20<sup>ème</sup> hein ?

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : C'est le 20<sup>ème</sup>. Il s'ouvre sur une case, c'est sur la religion.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : C'est la case d'ouverture, j'imagine que ce n'est pas anodin dans le choix de l'artiste, dans l'édition du bouquin...

Philippe Geluck : Et dans l'époque.

Jérôme Colin : Et dans l'époque, bien évidemment. On sait aussi que c'est un album post Charlie Hebdo.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : On se rappelle bien sûr, de l'impact que ça a eu, on se rappelle que vous avez été présent, qu'il y a même eu une grosse polémique hein, Christophe Conte des Inrocks qui est venu un peu très agressivement vous rentrer dans le lard, dans ce numéro, on trouve bien sûr... d'ailleurs, c'est un des thèmes du Chat, hein, je veux dire, les extrémismes en général, le terrorisme etc... est-ce que post Charlie Hebdo, toutes ces cases terrorismes, est-ce que vous y avez réfléchi à deux fois, est-ce qu'elles ont été plus difficiles à écrire après qu'avant ?

Philippe Geluck : Non.

Jérôme Colin : Je me suis posé la question.

Philippe Geluck : Bien sûr. Alors, pour revenir très rapidement sur la polémique qui a suivi l'article de Christophe Conte dans les Inrocks, au nom de la liberté d'expression, il m'a reproché d'avoir exprimé mon opinion. C'est tout de même ça qui s'est passé. Moi j'avais dit qu'il fallait faire attention, que l'époque avait changé, que le public qui lit un dessin de caricature de Mahomet n'a pas été forcément formé au second degré, n'a pas forcément dans d'autres pays la même notion de la liberté de la presse qu'ils peuvent l'avoir en France, surtout dans un journal satirique, après une tradition de dessins anti cléricaux qui datent de plus d'un siècle, avec... je veux dire la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est quand même une histoire forte, et dense, que celle de la liberté de la presse en France, tous les pays ne sont pas à l'unisson dans ce registre. Donc, je pensais simplement qu'il fallait réfléchir à la chose et ne pas dire « la liberté d'expression c'est universel, nous avons raison... ».

Jérôme Colin : Surtout dans les quelques semaines d'hyper émotion qui ont suivi.

Philippe Geluck : Voilà. Je crois que ça été mon tort de le dire peut-être un peu trop vite.



## Un Musée du Chat, en 2019 ?

Philippe Geluck : Vous m'emmenez ici devant un lieu que j'aime beaucoup – je fais une petite parenthèse, mais on continue à parler de l'album – c'est l'entrée des Lions qui deviendra l'entrée du Musée du Chat dans quelques années. Je ne sais pas si on vous a tenu au courant.

Jérôme Colin : Dans 3 ans, non ? 2019.

Philippe Geluck : Dans 3 ans. En 2019.

Jérôme Colin : Mais vous croyez vraiment qu'on passe partout par hasard ? Y'a un taximan qui vous a vu là.

Philippe Geluck : Oui. Et donc... non comme on était parti sur autre chose, vous allez peut-être devoir faire le tour du bloc.

Jérôme Colin : Allons-y alors. Ce sera le Musée du Chat.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Vous avez gagné, parce qu'à un moment, je me rappelle qu'il y a eu encore... vous avez toujours ce que vous voulez, hein, tête de mule, à mon avis, à un moment la Ville de Bruxelles ne vous mettait pas de bâtiment à disposition, alors qu'on sait bien évidemment qu'aujourd'hui Le Chat est associé à la Belgique, que et les Belges et les touristes français et bazar qui vont venir vont vouloir aller voir ce musée parce que Le Chat représente quand même la Belgique. On rentrera peut-être par ici aussi.

Philippe Geluck : Non, on sortira par ici.

Jérôme Colin : On sortira par ici ?

Philippe Geluck : C'est la rue Villa Hermosa qui est très peu connue, même des Bruxellois, et qui sera la sortie du musée.

Jérôme Colin : Et finalement, Bruxelles vous a donné ce bâtiment.

Philippe Geluck : Oui. Alors je voudrais rectifier une chose que vous avez dites, ce n'est pas la Ville de Bruxelles qui ne voulait pas me donner le truc, c'est l'Etat Fédéral. Parce qu'en fait, je ne m'étais pas adressé peut-être à la bonne porte. Et l'Etat Fédéral, dont on sait ce qu'il est, et les contradictions qu'il véhicule, n'était sans doute pas prêt à ce que Bruxelles accueille un Musée du Chat, peut-être que certains dans l'Etat Fédéral ne souhaitent pas que Bruxelles s'enrichisse de lieux culturels, et s'épanouisse, voilà, mais bon c'est un autre débat. Et puis j'ai parlé de ces états d'âme, de ma sans doute quasi décision de ne rien faire puisque les Institutions...

Jérôme Colin : Voir de le faire ailleurs.

Philippe Geluck : Voir de le faire ailleurs ! Un responsable politique dans le Sud de la France me proposait de le faire dans sa commune. J'en ai parlé à la télévision, et du coup, ça s'est réveillé ici. Et le président-directeur, comment on appelle... Rudy Vervoort, le Ministre Président de la Région de Bruxelles Capitale m'a appelé et m'a dit : il faut qu'on se voit, moi je veux faire quelque chose, je trouve qu'il faut qu'il y ait un Musée du Chat à Bruxelles...

Jérôme Colin : Pourquoi vous voulez avoir votre musée ? Ou le Musée du Chat.

Philippe Geluck : Ce sera un Musée du Chat et du dessin d'humour. J'y accueillerai des expositions temporaires dédiées à des grands maîtres du métier, des gens qui m'ont marqué, des géants, comme Steinberg, Chaval, Sempé, Siné et autres, je voudrais rendre des hommages, donc ce ne sera pas qu'un musée...

Jérôme Colin : Oui, mais ça restera quand même le Musée du Chat.

Philippe Geluck : Ça restera le Musée du Chat.

Jérôme Colin : En quoi c'est important pour vous ?

Philippe Geluck : En quoi c'est important ? C'est parce qu'il est un pôle d'attraction, il est populaire donc il va attirer du monde. Lorsque j'ai fait ma grande exposition à Bordeaux les journaux ont titré - Yan Arthus Bertrand en faisait une autre ailleurs, ils ont dit : Arthus Bertrand et Geluck ramènent le public dans les musées. C'est joli comme mission. Et je me suis dit tiens – attention vous avez un vélo à droite, vous avez vu ? Je ne sais pas. Une jeune dame. C'est votre épouse ?

Jérôme Colin : Non, c'est mon métier de conduire.

Philippe Geluck : Ah d'accord.

Jérôme Colin : Je n'ai jamais tué personne encore.

Philippe Geluck : Oui, mais enfin, à vélo, on ne sait pas.



Jérôme Colin : Mais ça peut arriver.

Philippe Geluck : Je préfère ne pas être complice de votre premier assassinat. Donc, alors pourquoi un musée ? Parce que j'ai eu le sentiment, avec l'exposition des 20 ans du Chat, de faire une très belle exposition. Des gens m'en parlent encore, me disent que c'est une des plus belles choses qu'ils aient vue en terme de scénographie, d'amusement, les gens arrivaient là la mine un peu comme ça et ressortaient avec la banane, voilà. C'était un acte artistique qui a fait du bien à 350.000 visiteurs.



Et qui m'a sans doute conforté dans l'idée que j'étais capable de faire des choses comme ça. Et je me dis, si je peux décrocher un bâtiment dans ma ville, dans Bruxelles, faire de mon vivant un musée qui soit lui-même vivant, qui soit fraternel, qui soit généreux, qui soit revigorant, je dois, et je parlais tout à l'heure de rendre du bonheur, de donner du bonheur aux autres, j'ai peut-être aussi, l'âge venant, envie de rendre aux autres, à mes concitoyens, à mes visiteurs, aux gens qui aiment ce que j'aime, de leur rendre tous ces bonheurs qui me sont arrivés à moi à travers mon parcours.

Jérôme Colin : Vous parlez d'un musée généreux, fraternel, revigorant, on sait bien sûr qu'Hergé qui est un autre dessinateur belge, je ne sais pas si vous le connaissez...

Philippe Geluck : Très bon ! Très bon dessinateur.

Jérôme Colin : Ligne Claire...

Philippe Geluck : Ce type a fait de très bons albums.

Jérôme Colin : Il a quelque chose.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : A eu son musée mais il était mort, et le musée n'est pas revigorant, n'est pas aussi chaleureux qu'on aurait pu...

Philippe Geluck : L'espérer.

Jérôme Colin : Qu'on aurait pu l'espérer. Dans le dernier Chat il y a une planche d'ailleurs où Le Chat, et Tintin vient voir Le Chat et lui dit « est-ce que je peux avoir un autographe ? » - Tintin dit ça au Chat - et le Chat lui dit « oui, c'est à quel nom ? ».

Philippe Geluck : Voilà.



Jérôme Colin : Là, c'est assez marrant parce qu'on a l'impression que vous dites : il l'a eu mais moi je vais l'avoir vivant.

Philippe Geluck : Oui, peut-être. C'est vous qui lisez ça comme ça.

Jérôme Colin : Je le lis comme ça.

Philippe Geluck : Non, je ne suis pas comme ça. Alors, je suis évidemment, et tout le monde le sait, admiratif de l'œuvre d'Hergé, dont j'ai bu le lait quand j'étais enfant et jeune dessinateur, le musée est étonnant, c'est un geste architectural, c'est un grand geste d'amour d'une veuve qui rend hommage à l'homme de sa vie, et pourtant ce musée est un peu compassé, il est austère, et il ne rend absolument pas compte de la fantaisie d'Hergé, de l'humour d'Hergé. Il n'est pas non plus... les enfants n'y sont pas forcément les bienvenus, les vitrines sont trop hautes pour eux... Donc, c'est un musée, voilà, un musée un peu à l'ancienne, c'est-à-dire un musée sérieux, un musée qui sanctifie, qui sacralise une œuvre. Et je voudrais faire tout le contraire. D'abord, il sera dans la Cité, ce qui n'est pas le cas du Musée Hergé qui est décentré par rapport à Bruxelles et c'est un drame parce qu'il aurait reçu des millions de visiteurs s'il avait été dans Bruxelles, et il en reçoit beaucoup moins là où il est situé.

Jérôme Colin : Après, ce n'est pas pour ça qu'il faut oublier la province parce que c'est important qu'il y ait des choses importantes en province aussi, mais c'est vrai que c'est un peu du gâchis.

Philippe Geluck : J'y ai beaucoup réfléchi parce qu'on a évoqué une décentralisation, mais on sait ce qui se passe, c'est que la capitale va vers la province pour voir le lieu culturel, c'est des automobiles, des autocars, du transport, de la pollution qui vient s'ajouter à la pollution, et en plus si les gens y vont en VW vous imaginez ce que ça génère comme particules fines.

### **Je suis un tâcheron qui est fier de faire des dessins sans dépasser**

Jérôme Colin : Vous savez qu'on va parler de mégalomanie quand il y aura le musée ? Vous avez déjà préparé votre réponse ?

Philippe Geluck : Je m'exprimerai... il y aura une statue équestre de moi-même dans l'entrée du musée et je répondrai par la citation qui figurera sur le socle. Non, qu'est-ce que vous voulez, c'est tout le contraire, ou alors je suis un fou furieux et je ne le sais pas, et que je suis pire que Kim Jon Hun ou que...

Jérôme Colin : Ce n'est pas ce que je voulais dire. Est-ce qu'il vous arrive d'ailleurs de vous poser la question : est-ce que je suis normal ? Est-ce que je n'en veux pas trop ? Est-ce que je ne suis pas trop occupé ? Où est-ce que je veux aller ? Voilà. Il vous arrive de vous poser cette question ? Où est-ce que je veux aller avec cette histoire ? Avec tout, hein.

Philippe Geluck : Je... en fait, honnêtement, je ne me rends pas bien compte. Ce que je sais, c'est que je suis un tâcheron, c'est que je fais mon dessin le plus proprement, que je suis fier quand je l'ai fait sans dépasser, voilà, que j'essaie de peaufiner le gag, que je suis fier de le remettre en temps et heure, à l'imprimerie, moi c'est des choses comme ça qui me préoccupent en fait, et que là je rêve au musée, que je travaille déjà avec un architecte, mais pour que... si vous saviez, mon plus grand soucis, et je vous jure que c'est vrai, pour le musée, ça a été jusqu'à présent de me dire comment les gens allaient récupérer leurs manteaux parce que l'entrée se fera au niveau 3, et la sortie au niveau 0. Et qu'ensuite il y aura une déambulation et les gens ne peuvent pas remonter pour aller chercher leurs manteaux. Et j'ai essayé d'imaginer, et j'ai trouvé la solution.

Jérôme Colin : Vous l'avez ?

Philippe Geluck : Oui. Ça y est.

Jérôme Colin : C'est un ascenseur à manteaux ?

Philippe Geluck : Il y aura un ascenseur à manteaux. Mais le problème, c'est que dans le premier projet il était – on rentrait là et on sortait là (il montre une diagonale). Donc, il n'y a pas d'ascenseur oblique. Donc, j'ai trouvé...

Jérôme Colin : Pas encore. Il n'y a pas encore d'ascenseur oblique.

Philippe Geluck : J'ai lancé des constructeurs sur le... enfin... Non, mais c'est pour vous dire que je suis, comment dire, j'ai envie de bien faire, j'ai envie que le gag prochain soit au niveau, et je ne projette pas... alors c'est sûr que je rêve à ce musée, je me dis ça va être formidable, on va essayer de le faire le plus magnifiquement possible, mais, comment dire, j'ai pas envie de... je ne pense pas du tout un moment que j'aurai une posture en disant... avec la main dans le gilet, regardez ce musée, une vie vous contemple...



Jérôme Colin : D'accord mais si on avait dit ça au gamin quand même, à 18 ans, qu'est-ce qu'il en aurait pensé ? Il se serait dit : wouaw...

Philippe Geluck : Ouais....

Jérôme Colin : Ça fait imposant quand même.

Philippe Geluck : Il ne l'aurait pas cru.

Jérôme Colin : C'est imposant. Ça en impose quoi.

Philippe Geluck : Oui. Sans doute. Mais vous savez quand j'ai fait...

Jérôme Colin : Parce qu'autour de vous il y aura Hergé, il y aura Magritte, il y aura beaucoup quoi.

Philippe Geluck : Oui. Ils sont bons, hein, dans leur genre.

Jérôme Colin : Ils sont pas mal.

Philippe Geluck : Oui, c'est ça. Et en même temps, on est une grande famille. J'ai fait une grande toile du Chat qui pose avec les Dupont & Dupond qui ont une pomme devant le visage comme le personnage Magritte, il y a Dora Maar de Picasso, il y a un personnage de Keith Haring, il y a Le Cri de Munch, et ils sont tous réunis comme ça, comme pour prendre une photo, et Le Chat dit : nous sommes une grande famille. Et en fait, je crois qu'on parle de sanctifier, de sacraliser, mais Magritte que je n'ai pas connu devait être un type normal, qui aimait rigoler avec ses copains.

Jérôme Colin : Bien sûr.

Philippe Geluck : Point barre. Et Rembrandt devait être – qui est le plus grand de tous – qui me fait juste baver quand je vois n'importe quelle esquisse, Rembrandt devait être un type qui avait envie d'aller boire des pots avec ses copains.

Jérôme Colin : J'imagine.

Philippe Geluck : Et il a beau être un génie, je veux dire, on raconte, on a publié et puis dans le film « Amadeus » on a un petit peu vu le Mozart de la vie, c'était un joyeux type qui pétait pour faire rire les autres, voilà, je crois que génie ou pas génie on est tous des frères humains et qu'on a les mêmes préoccupations, c'est-à-dire qu'on doit boucler le mois, qu'on doit élever ses enfants, voilà, qu'on a mal dormi ou qu'on a bien mangé, ou que ceci et ça, et que ça c'est la base, et donc qu'il soit Picasso ou qu'il soit Mimile du café du Commerce, ils peuvent cohabiter et ensuite c'est les autres, c'est le système qui sanctifie certains mais que le plus grand génie du monde peut souffrir d'un cor au pied.

Jérôme Colin : C'est sûr.

Philippe Geluck : Voilà et moi, je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais c'est la réalité, monsieur.

Jérôme Colin : C'est ça la réalité.

Philippe Geluck : C'est la réalité. C'est le cor au pied.

### **Est-ce que votre métier a changé depuis Charlie Hebdo ?**

Jérôme Colin : On revient parce que finalement, on n'a pas répondu à la question, et elle m'intéresse parce que je me la suis posée en lisant, il y a dans Le Chat post Charlie, 6 mois après l'attentat à Charlie Hebdo, il y a des dessins sur le terrorisme, qui sont d'ailleurs très forts, ou même de manière générale sur la condition de la femme, est-ce que vous les avez faits autrement ? Est-ce que vous avez tourné un peu autour ? Ou finalement votre métier n'a pas changé depuis Charlie Hebdo.

Philippe Geluck : Alors le mien n'a pas changé. Et je voulais, dans ces albums post Charlie, comme vous le dites, le montrer clairement. C'est-à-dire que je n'ai pas modifié une seule page, j'ai conçu l'album après les attentats mais je n'ai pas fait autrement que ce que j'aurais fait s'il n'y avait pas eu ce drame de janvier 2015. Je leur dois ça, je nous dois ça. Je me dois ça. Si j'avais été dessinateur politique, si j'avais été dessinateur dans un journal satirique, la question serait différente, j'aurais vraiment la trouille. Bien sûr je suis pétri d'esprit libertaire, je mets la liberté d'expression au-dessus de tout, mais je mets aussi le respect d'autrui au-dessus de tout. Et donc, je serais très, très mal si j'avais travaillé dans ce ton qui était le leur. Mais ce n'est pas mon cas. Je ne suis pas un dessinateur politique, je ne suis pas un caricaturiste, et je n'ai jamais versé dans ce genre de provocation. Parce qu'intuitivement, depuis toujours, j'ai voulu m'attaquer aux puissants, aux salopards, aux méchants, mais j'ai toujours veillé à ne pas blesser les faibles, les démocrates, ceux qui n'ont pas envie d'être dans le feu de l'actualité. Les humbles. Voilà. C'est quelque chose sur lequel j'ai réfléchi beaucoup bien avant les attentats de Charlie. Et c'est peut-être pour ça aussi que j'ai dit certaines choses qui ont pu être mal interprétées par certains à un moment. Mais en tout cas, rien ne change. Je



continue à affirmer ma liberté de ton. Je ne peux pas, ce ne serait pas honnête de ma part de me lancer dans un genre qui n'est pas le mien, fondamentalement. Pourquoi ? Pour dire : regardez, je veux voler à leur secours, alors qu'il est trop tard...

Jérôme Colin : Non, non, moi je trouvais que c'était... enfin il y a un kamikaze au lit avec sa ceinture d'explosifs et son réveil qui dit : je me lève à quelle heure ?

Philippe Geluck : Oui. Et sa femme en burqa lui dit : à quelle heure je mets le réveil ?

Jérôme Colin : Oui, c'est ça.

Philippe Geluck : Mais dans dessin comme ça je peux rire avec des Musulmans, des Juifs, des Catholiques, je ne peux pas rire avec un intégriste évidemment, on ne peut même pas parler avec un intégriste.

Jérôme Colin : On ne peut pas faire grand-chose.

Philippe Geluck : Le problème ne se pose pas. Mais avec des gens honnêtes, sensés et démocrates, on peut rire de choses parfois grinçantes, on peut rire en dénonçant des choses inacceptables, comme le traitement de la femme avec le sac à patates qu'on leur met sur la tête, enfin voilà.

Jérôme Colin : Il y a une planche terrible, c'est un coucher de soleil où le mec dit à sa femme « oh regarde, c'est un beau coucher de soleil » et elle dit « je ne sais pas, j'ai mis ma burqa à l'envers ». C'est pas un coucher de soleil ?

Philippe Geluck : Non, ils sont sur les dunes et il dit « la semaine prochaine, nous aurons conquis de là à là »...

Jérôme Colin : Oui c'est ça.

Philippe Geluck : Et la femme dit « je ne vois pas parce que j'ai mis ma burqa à l'envers ». Bon, voilà, là on est tout à coup dans... bon, on parle de la burqa, on parle de truc... mais il y a tout à coup un ton qui est de la comédie.

Jérôme Colin : Oui.

Philippe Geluck : Voilà, est-ce qu'on peut faire du théâtre de boulevard sur des sujets comme ceux-là ? Je ne sais pas.

Jérôme Colin : Ben si, vous savez.

Philippe Geluck : Moi, ça me fait rire...

Jérôme Colin : Bien sûr vous savez.

Philippe Geluck : Le dessin a fait hurler de rire Siné qui est quand même un de mes grands héros de ma vie. Et c'est pour le journal, c'est pour Siné Mensuel que je l'avais fait. Il m'a appelé, il m'a dit : écoute, j'ai pissé de rire.

Jérôme Colin : Il est très marrant.

Philippe Geluck : Oui. Donc...

### **Ça ne vous manque pas la télévision ?**

Jérôme Colin : On parlait du Jeu des Dicos tout à l'heure, La Semaine Infernale, il y a eu Drucker, il y a Ruquier etc... ça vous manque de temps en temps la télévision, l'outil télévision ou vraiment ça ne vous manque pas du tout parce qu'en fait c'est un outil étrange ?

Philippe Geluck : C'est un outil dont on doit se méfier un peu. Si vous m'emmenez là où je crois que vous m'emmenez, ça va être fermé.

Philippe Geluck : Oh...

Jérôme Colin : Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Philippe Geluck : Attendez, là... mais c'est mon restaurant préféré.





*(Rencontre avec Lila)*

Jérôme Colin : Elle a de belles oreilles votre fille.

Philippe Geluck : Oui, hein. Elle entend bien tout ce que je dis avec ça. Ciao.

Jérôme Colin : Ça, c'est encore particulier une fille. Ah oui.

Philippe Geluck : Ah pour un papa, une fille c'est...

Jérôme Colin : C'est assez incroyable.

Philippe Geluck : J'ai eu la chance d'avoir les deux.

Jérôme Colin : Le choix du roi.

Philippe Geluck : Exactement. Enfin oui, voilà, c'est... mais c'est juste magnifique. Mais ce qui est différent, ce qui est différent, c'est un papa peut prendre sa fille sur ses genoux jusqu'à s'il a 80 ans et elle 60, ça reste possible.

Jérôme Colin : Oui.

Philippe Geluck : Ce qui n'est pas possible avec un garçon. Le garçon ne vient plus sur vos genoux.

Jérôme Colin : Non ?

Philippe Geluck : Non. Après 30 ans, il ne vient plus sur les genoux de son papa.

Jérôme Colin : C'est vrai que les filles ça continue à être câlin.

Philippe Geluck : Oui. Et alors, une petite-fille ! Je n'ose pas penser à ça. Tellement c'est beau.

## **Devinettes**

Jérôme Colin : Alors Philippe, vous qui êtes le roi de la devinette quand même hein, vous êtes un peu le roi de la devinette de temps en temps...

Philippe Geluck : Merci de me prêter cette vertu. Mais je suis parfois très mauvais quand les gens veulent me faire une blague. Mais vous qui êtes humoriste, on va vous en raconter une bien bonne et je ne comprends pas toujours. Alors, allez-y.

Jérôme Colin : Non, juste des devinettes. Vraiment.

Philippe Geluck : Oui mais c'est vous qui proposez. Je ne dois pas deviner quelle devinette vous...

Jérôme Colin : Non.



Philippe Geluck : Ça, ça pourrait être le comble de la devinette, c'est que tu dois deviner la devinette qu'on va te faire deviner. Non. Faisons-le traditionnellement.

Jérôme Colin : Attention. Exercice imposé ici.

Philippe Geluck : Oui.

Jérôme Colin : Pourquoi Staline n'aime pas les sports d'hiver ? Pourquoi Staline n'aime pas les sports d'hiver ?

Philippe Geluck : Parce qu'il y a Trotsky.

Jérôme Colin : Oui ! Vous les avez toutes lues sur Internet je suis sûr.

Philippe Geluck : Non. Mais je cherche, Staline...

Jérôme Colin : Pas mal. Pourquoi Hitler portait la moustache ?

Philippe Geluck : Est-ce que c'est de moi ou de ? Non... C'est une traditionnelle ? Moi j'avais un jour posé la question : si Hitler avait porté la barbe, est-ce qu'il aurait été plus gentil ? Parce que vous êtes beaucoup plus sympathique que lui. Donc, ça aurait peut-être changé la face du monde. Alors, pourquoi... Parce que la moustache faisait « Führer » ou un truc comme ça. Voilà.

Jérôme Colin : Oui ! Ah je suis sûr que vous avez fait tout Internet.

Philippe Geluck : Non. Mais j'essaie... Alors...

Jérôme Colin : Qui est le frère d'Albert Einstein ?

Philippe Geluck : Franck.

Jérôme Colin : Franck Einstein.

Philippe Geluck : Frankenstein.

Jérôme Colin : Super. Qu'est-ce qu'une chauve-souris avec une perruque ?

Philippe Geluck : Une souris.

Jérôme Colin : Une souris. Vous êtes le plus fort du monde en devinette.

Philippe Geluck : Vous les faites à tous vos invités ?

Jérôme Colin : Non qu'à vous.

Philippe Geluck : Ah d'accord.

Jérôme Colin : Est-ce que vous connaissez la différence entre une poubelle et une casserole ? Ah ! Là il bloque le monsieur.

Philippe Geluck : Oui. Une poubelle et une casserole ? Non, c'est le genre à : alors, je ne viendrai jamais manger chez vous. C'était ça ? Mais alors, honnêtement...

Jérôme Colin : Ça doit être chiant de passer des soirées avec vous.

Philippe Geluck : Vous faites des soirées devinettes ? Non, moi à part « Devine qui vient dîner ce soir », avec Sidney Poitier, Sidney Poitier qu'on a oublié un petit peu, c'était le premier acteur noir de l'histoire de Hollywood, et c'était, voilà, grand acteur, mais il était Noir. Et à l'époque, c'était souvent inattendu dans des films. Et ce n'est pas Nadine Morano qui nous dira le contraire, bon...

Jérôme Colin : La race blanche, monsieur.

Philippe Geluck : Oui, monsieur. Et donc, est-ce que vous me croirez si je vous dis que je ne connaissais aucune de ces devinettes ? Et que c'est par pur esprit de déduction que je suis arrivé à vous donner les réponses.

Jérôme Colin : Comme quoi, c'était des bonnes petites devinettes possibles pour tous les âges.

## **Je suis fier de payer des impôts**

Philippe Geluck : C'est un métier, monsieur, l'humour.

Jérôme Colin : C'est un métier.

Philippe Geluck : Comme taxi est un métier, que je respecte énormément...

Jérôme Colin : C'est vrai.

Philippe Geluck : Je suis très anti-Uber.

Jérôme Colin : Ah vous êtes anti-Uber.

Philippe Geluck : Totalement. Ces trucs sur... alors il y a aussi les machins de louer des appartements...

Jérôme Colin : Airbnb.

Philippe Geluck : Airbnb, Uber ou maintenant on peut faire la cuisine et vendre ça à tout son voisinage...



Jérôme Colin : Exact.

Philippe Geluck : Je trouve ça détestable et je pense que le législateur devrait intervenir rapidement. Je m'explique. Nous participons tous à la vie de la société...

Jérôme Colin : En payant des impôts.

Philippe Geluck : En payant des impôts, qui servent à construire des hôpitaux, construire des routes, construire des écoles, pas assez, et je suis très fier de payer des impôts, et plus je gagne d'argent, plus je suis fier de payer beaucoup d'impôts, et je trouve que contourner ce truc avec des systèmes qui certes sont astucieux...

Jérôme Colin : Ils le sont.

Philippe Geluck : C'est complètement amoral et je déteste cette démarche. Parce que n'oublions jamais que ce sont des systèmes qui enrichissent à milliards un nombre très restreint de personnes et qu'il n'y a pas de retombées pour la société et pour la vie en société.

Jérôme Colin : Il y a peu de redistribution, oui.

Philippe Geluck : Et donc, selon moi ce sont des systèmes qui doivent être combattus, en tout cas qui doivent être régulés, et qui pourraient très bien exister mais à condition qu'il y ait redistribution d'une partie des bénéfices à la société...

Jérôme Colin : Ah mais je crains que le monde dans lequel on habite demain soit un petit peu moins basé sur la redistribution que celui d'hier.

Philippe Geluck : Je le crains également. La crise financière enrichissant les plus riches, nous sommes dans un mouvement qui me déplaît.

Jérôme Colin : Vous avez eu vous, je ne sais pas comment c'était chez vous quand vous étiez gamin, vous avez eu la culpabilité de l'homme à l'aise financièrement ? Vous avez connu ça ou vous n'avez pas de problème avec ça ?

Philippe Geluck : J'en ai eu. J'ai été élevé dans une famille très modeste financièrement, mon père était militant communiste, et donc j'ai grandi dans cette idéologie de redistribution, complète alors celle-là, et l'argent a toujours été considéré comme tabou, chez nous. On n'en avait pas mais c'était tabou. C'était... Et donc, lorsque j'ai commencé à bien gagner ma vie, j'en ai conçu effectivement un petit peu de culpabilité, et ça a mis du temps à se régler. Oui, l'argent ce n'était pas bien. Donc, ça m'est resté. Vous savez ce qu'on vous dit enfant, ce sont des choses qui restent très longtemps. Je pense à la religion qu'on vous inculque, ça peut laisser des traces. Et moi je pense qu'on devrait... peut-être est-ce qu'on pourrait légiférer là-dessus, mais je trouve qu'il faudrait ne pas élever les enfants dans une religion et ne leur proposer ça que plus tard. Et s'ils adhèrent alors libre à eux de s'embarquer dans telle ou telle...

Jérôme Colin : Voie.

Philippe Geluck : Voie. Mais je trouve ça terriblement... gonflé de nourrir un petit enfant de croyance comme ça, ou de dogme...

Jérôme Colin : Imposé par sa naissance.

Philippe Geluck : Oui.

## **Je ne peux pas dire que j'ai dessiné une planche entière dans votre taxi**

Jérôme Colin : Dites donc, c'est le bordel chez vous, hein.

Philippe Geluck : Oui, ce sont les travaux de l'avenue Buyle mais il n'y a jamais personne qui travaille sur ce chantier, donc je ne sais pas comment il va avancer.

Jérôme Colin : Ça va encore durer un petit bout de temps.

Philippe Geluck : Je pense. Ça c'est Bruxelles, hein, monsieur. Ça fait partie du charme de Bruxelles.

Jérôme Colin : Et nous avons la rue Elise.

Philippe Geluck : Absolument.

Jérôme Colin : Près de l'université. Pas loin quoi. Alors, c'est un peu plus loin ?

Philippe Geluck : Oui, je ne vais pas vous donner l'adresse précise peut-être, si ça passe à la télévision je ne vais pas vous donner l'adresse précise et le code d'entrée.

Jérôme Colin : C'est combien déjà ? Je ne me souviens plus. Très bien. Eh bien, écoutez j'espère que ça a été sans douleur, ce fut un plaisir.



Philippe Geluck : Eh bien écoutez, comment dire ? Ce fut un – on doit s'arrêter là ? Il y a des gens derrière nous ? – Non, ce fut très agréable pour moi, très émouvant, les surprises que vous m'avez réservées m'ont touché droit au cœur, et ce fut très agréable, cela dit je ne pense pas que vous ayez emprunter le chemin le plus direct pour me ramener de la RTBF à chez moi.

Jérôme Colin : Non.

Philippe Geluck : D'accord.

Jérôme Colin : Mais je ne vous avais pas promis ça non plus.

Philippe Geluck : Je ne vous l'avais pas demandé. Vous avez raison.

Jérôme Colin : La prochaine fois, il faut demander.

Philippe Geluck : Je vous dois combien ?

Jérôme Colin : Mais rien du tout. Ce fut un plaisir. Alors votre petit dessin, il sera fini dans d'autres circonstances.

Philippe Geluck : Mais vous voulez que je vous montre ?

Jérôme Colin : Oui.

Philippe Geluck : Voilà. Donc je suis juste arrivé à faire ça.

Jérôme Colin : c'est pas mal déjà. Moi je ne saurais pas.

Philippe Geluck : J'avais dit que je le jouerais honnêtement, que j'allais tenter l'expérience, c'est un échec. Je n'ai pas...

Jérôme Colin : Il y a un début.

Philippe Geluck : Je ne peux pas dire que j'ai dessiné une planche entière dans votre taxi.

Jérôme Colin : Non.

Philippe Geluck : Mais la promesse que j'ai faite à cette association dont nous dirons le nom...

Jérôme Colin : Une autre fois.

Philippe Geluck : Plus tard. Je vais peut-être terminer cette planche dans un autre taxi pour que le challenge reste au niveau...

Jérôme Colin : Et vous prenez une petite photo.

Philippe Geluck : Bien sûr. Et je vous l'enverrai quand elle est terminée.

Jérôme Colin : Eh bien, écoutez ce sera avec plaisir.

Philippe Geluck : Et vous pourrez la passer dans l'émission d'Herbert Von Karajan le jour où vous le transporterez jusqu'à la Monnaie.

Jérôme Colin : Je le ferai sans faute !

Philippe Geluck : Bon ! C'est là que je vous dis au revoir.

Jérôme Colin : C'est prévu.

Philippe Geluck : Il y a un type qui attend derrière.

Jérôme Colin : Merci beaucoup.

Philippe Geluck : Merci chauffeur. C'était un plaisir. Au revoir.

